

A R C H I V E S F A M I L I A L E S

Archives

SEPULCHRE

TRANSCRIPTIONS



*Archives en possession
de la branche "Henri"*

*À la suite de circonstances
heureuses, tous ces
documents ont été sauvés de
l'oubli ou de la destruction.*

*L'intention, est d'en faire
profiter un maximum de
personnes.*

*Il est bien entendu que ces
archives sont destinées à un
usage exclusivement familial.*

*Tout emploi sera soumis à
une demande auprès de
l'auteur.*

Paul Sepulchre

*©Paul Sepulchre, branche
"Henri".*



✕ *Hommage* ✕

Ce fichier reprend un hommage de Monsieur Cournault de Seyturier, secrétaire général de la Société de Bienfaisance de Meurthe et Moselle, à Henri Sepulchre (branche Henri).



Henri Sepulchre /H

HENRI

Henri Sepulchre (branche "Henri") est décédé en 1878, à l'âge de 44 ans. Cette photo est la seule connue à ce jour.

Ce texte fait partie d'un bulletin de la Société d'Encouragement et de Bienfaisance pour les campagnes de Meurthe-et-Moselle. Il est daté de Février 1908. A part le procès-verbal de la séance du conseil du 27 juillet 1907, il est presque exclusivement consacré à rappeler le souvenir et retracer la vie de Henri Sepulchre, premier de la branche Henri. Cet exposé a été lu en séance par Paul Genay. Ce souvenir a été écrit par le secrétaire général de cette assemblée (par ailleurs grand ami de notre ancêtre) Monsieur Cournault de Seyturier.

Henri Sepulchre

Souvenir d'un Ami

Le 15 juillet 1878, il y aura bientôt trente ans, un long cortège, composé des notables du pays et d'agriculteurs accourus de tous les points de l'arrondissement de Nancy, sortait de la ferme de Quercigny et suivait, avec des signes non équivoques de regrets, les restes mortels de Henri Sepulchre, qui venu à Quercigny pour aider son brave régisseur, François Wilmet, à terminer sa fenaison, était tombé, comme un général, sur le champ où, pendant près de 14 ans, il avait bataillé et où, nous allons le montrer, il avait, domptant une nature ingrate, remporté la victoire.

Au fur et à mesure que l'on s'approchait du village de Bouxières-aux Chênes, le cortège devenait de plus en plus nombreux; au Cheval-Rouge, à la Fine-Aiguille, de nouveaux groupes le grossissaient. A l'entrée du village, le clergé, avec toute la paroisse en deuil, attendait le corps. Après les premières prières, on se dirigea vers l'église, où la foule respectueusement émue ne trouva place qu'à grand-peine. L'office des morts, chanté alternativement par le chœur et les assistants, comme c'est l'usage dans nos paroisses catholiques, se poursuivit dans toute sa majesté, l'offrande ne prit fin qu'avec l'office et quand le corps fut, à la sortie de l'église, placé dans la voiture qui devait l'emmener en Belgique, c'est les yeux humides que chacun vint jeter l'eau bénite et dire une dernière prière, confiante et pleine d'espérance, à cet homme, qui avait été le modèle des cultivateurs et l'édification du pays.

C'est cette vie, que je voudrais raconter ici, moi qui ai été son ami, je voudrais, suivant le mot du grand homme qui préside actuellement aux destinées des Etats-Unis, M. Roosevelt, demander au Mort de nous confirmer dans nos devoirs, je voudrais, suivant le mot encore plus profond de nos Saints Livres, que la vie de ce défunt nous instruise encore, par le simple récit de sa vie, car c'est de la vie que découle l'exemple.

*

Henri-François-Joseph Sepulchre est né le 2 avril 1834, à Solières, petit village situé en Belgique, sur la rive droite de la Meuse, à six kilomètres de la ville de Huy.

Il était le sixième des dix enfants, six fils et quatre filles, de M. Jean-François Sepulchre et de Albertine Paquet, originaires du même village, et mariés en 1822, tous deux catholiques pleins de foi.

Au commencement du XIX^e siècle, la Belgique était territoire français. C'est à ce titre que M. Sepulchre père, conscrit en 1813, fit campagne sous Napoléon. Atteint du typhus, il fut rapatrié en bateau par la Moselle. Médaillé de Sainte-Hélène, il était fier de cette marque de vaillance.

Ayant reçu en partage la maison paternelle, quelques hectares de prés et de champs, et par acquets et locations, il avait constitué une exploitation agricole qui occupait un domestique de culture et deux chevaux. Mais cette exploitation n'absorbait qu'une partie minime de son temps. Entrepreneur de menuiserie et de charpente, il était l'architecte rural du pays, s'occupait d'exploitation et de commerce de bois, était expert en bâtiments, terrains et bois, et, comme il avait la confiance de ses concitoyens, il était fréquemment chargé de réglemens de partage. Sa haute probité en avait fait le conseil très écouté de tous. Plus tard il devint l'associé dans l'exploitation d'une mine de fer décou-

verte dans le voisinage de Solières, par son fils aîné Joseph, découverte providentielle pour toute la famille, et qui fut l'origine de sa fortune.

Si pour faire face aux besoins d'une nombreuse famille, le père s'était imposé un travail acharné, la mère n'était pas restée en arrière. L'éducation des enfants, qu'elle avait tous nourris de son sein, la tenue du ménage et de la ferme ne suffisaient pas à son désir d'aider le père de famille; comme la femme forte de l'Evangile, elle ne reculait pas devant le travail, aidée de ses filles, elle joignit à ses multiples occupations un commerce qui prospéra entre ses mains actives et vigilantes.

Si tous les dix enfants ont collaboré tour à tour aux généreux efforts de ces parents modèles, c'est Henri qui, parmi les fils, profita davantage des exemples de la maison paternelle parce qu'il resta, plus longtemps que ses frères, à ce foyer où régnait souverainement la loi de Dieu.

Henri, doué d'une grande intelligence, fut un excellent et très précoce élève à l'école primaire, qu'à la satisfaction de l'instituteur, il fréquenta jusqu'à l'âge de 15 ans; à 16 ans et demi, il entre, second sur seize, à l'Ecole de Médecine Vétérinaire de l'Etat, à Cureghem-Bruxelles.

Le premier était un jeune homme d'un rare mérite, religieux comme Henri. Ils se lièrent bientôt d'amitié et appuyés l'un sur l'autre, ils maintinrent bravement, intègres, dans ce milieu critique, comme leur âge, leurs excellentes moeurs.

A la sortie de l'Ecole Vétérinaire, Henri s'installa à Huy, chez son frère, ingénieur d'une grande usine à zinc de la banlieue. Mais selon ses vues dans ce poste, il attendait l'occasion d'aborder convenablement l'agriculture à laquelle l'avait toujours porté ses goûts, développés dans la ferme paternelle où il s'était exercé à l'élevage du bétail, au maniement du cheval et des instruments de culture. L'Ecole Vétérinaire lui avait paru la meilleure préparation scientifique à l'agriculture, car alors il n'y avait pas d'école d'agriculture en Belgique.

Arrivé à Huy, il entra dans la société de Saint-Vincent de Paul, il trouvait dans les confrères une société choisie, et l'oeuvre propre de la Société, le soulagement et la visite des pauvres à domicile, lui donnaient l'occasion d'exercer envers les miséreux la loi de Charité: aimez-vous les uns les autres, et de diminuer, dans les foyers souvent sans feu, l'angoisse du pain quotidien.

Après trois années de séjour à Huy, il épousa, à 23 ans, Melle Elise-Joseph-Hubertine Paquet, qui était depuis longtemps l'objet de ses pensées.

Il alla s'établir non loin de Solières, à Perwez-Condroz, chez son beau-père. Il s'était chargé de la régie d'une ferme de 50 hectares, qu'il loua bientôt, pour en diriger en maître l'exploitation, tout en continuant à exercer l'art vétérinaire dans un certain rayon. Il était dès lors dans son élément, sur un terrain d'expérience restreint sans doute, mais que ses déplacements professionnels augmentaient d'un vaste champ d'informations et d'observations.

Il était depuis cinq ans cultivateur à Perwez, lorsqu'il reçut la visite inopinée de M. Alexandre de Metz-Noblat, amené par un ami commun.

Henri était un lecteur assidu du *Correspondant*, revue à laquelle M. de Metz collaborait de temps en temps. Ce fut pour l'écrivain lorrain une bien agréable surprise de voir sur la table du modeste salon de la ferme, la dernière livraison du *Correspondant*.

S'il est vrai que ceux qu'un même sentiment remplit se devinent avant d'avoir échangé une parole, on peut croire que cette rencontre aida à la correspondance des coeurs.

Le tempérament généreux et ouvert du Français eut bientôt mis à l'aise le tempérament froid et calme du Belge, l'affabilité de l'un eut vite raison de la réserve de l'autre. Après avoir parlé économie politique, religion, liberté, on arriva à parler agriculture. M. de Metz était depuis dix ans propriétaire en Lorraine, aux portes de Nancy, d'un grand domaine loué à deux fermiers qui ne faisaient ni leurs affaires, ni évidemment celles du propriétaire; il venait de reprendre cette exploitation et il s'en effrayait à bon droit, car ce n'était pas du côté de l'administration pratique de l'agriculture qu'il avait poussé ses études.

Bref, le propriétaire demanda conseil au fermier et celui-ci vint visiter Quercigny.

*

Ce domaine de Quercigny, autrefois la Haute-Côte, provient de l'aliénation d'une forêt domaniale, faite vers 1823, au profit de MM. Pilotelle, Villaumé et consorts.

Le défrichement a été terminé en 1845. Les immenses bâtiments ont été édifiés de 1840 à 1850.

M. Alexandre de Metz-Noblat fit, sur Pilotelle, l'acquisition du domaine en 1853. Les deux Messieurs Vannesson en étaient alors fermiers. Ils avaient loués à un prix élevé ces terres qui, récemment défrichées, donnaient de superbes récoltes en colza, blé, avoine, seigle. Mais comme dans tous les défrichements, si inconsidérément faits dans notre pays à cette époque, la culture, épuisante, pratiquée sans apports d'engrais, avec les seules connaissances traditionnelles, ne put se soutenir, petit à petit les rendements des récoltes baissèrent, devinrent presque nuls, les herbes sauvages envahirent les champs, les fermiers se ruinèrent et à Quercigny comme ailleurs, malgré un travail acharné, comme savent le faire les Lorrains, ils durent abandonner la place, et laisser impayées bien des années de fermage.

Le propriétaire résilia avec ses fermiers, et à partir du 23 avril 1863, prit en main, par l'intermédiaire d'un régisseur, l'exploitation de son domaine, dont la réputation était devenue des plus mauvaises.

Ce vaste domaine, presque d'un seul tenant, où l'on a des coudées si franches, des bâtiments si vastes, plût à Henry Sepulchre et à sa femme. Dans le courant de 1863 il y fit plusieurs visites, chercha à se rendre compte des améliorations, foncières et culturales, que réclamaient ces terres blanches, argilo-siliceuses plus ou moins légères, épuisées par une culture dérégulée, à évaluer les capitaux qu'il faudrait engager dans l'affaire et le temps nécessaire pour permettre l'amortissement des capitaux employés en améliorations, en un mot à prévoir les aléas, les chances bonnes ou mauvaises. Finalement, après bien des pourparlers, il tomba d'accord avec M. de Metz et il souscrivit un bail de 12 années dont une clause particulière, dite de Lord Kames, du nom de son auteur, lui permettait de rentrer dans un capital déterminé, si, à l'expiration du bail, la ferme étant améliorée, le propriétaire trouvant des offres plus avantageuses que celles du fermier, lui retirait, si peu probable que fût cette éventualité, sa ferme pour la louer à un autre.

L'art. 22 du bail dit:

"Le présent bail sera terminé de plein droit si le preneur laisse écouler entièrement l'avant-dernier mois de l'avant-dernière année de ce bail sans notifier au bailleur qu'il entend en prolonger la durée pour une nouvelle période de 12 ans.

Le preneur ne pourra valablement faire cette notification qu'en offrant au bailleur une augmentation annuelle de cinq francs au moins par hectare, sur le fermage des six dernières années du bail précédent pour les six premières années de la prorogation et pour les six autres années de cette prorogation une nouvelle augmentation de pareille somme.

Si l'avant dernière année écoulée entièrement sans que le laisseur ait répondu à la notification du preneur, le présent bail sera prorogé de plein droit aux mêmes clauses et conditions à la charge de payer l'augmentation offerte. Dans ce cas il y aura nouvelle visite des lieux comme aussi une nouvelle déclaration des contenances et un acte de renouvellement du bail interviendra entre le preneur et le laisseur.

Si dans le même délai, le laisseur répond à la notification du preneur par refus de ses offres, la prorogation n'aura pas lieu, mais pendant six années il sera tenu de payer au preneur, une somme égale à la moyenne de l'augmentation progressive de canon offerte et refusée en prenant pour point de départ de cette moyenne le canon des six dernières années du bail précédent."

Une autre clause du bail mettait à la disposition du fermier, moyennant un intérêt de 5 %, une somme de 40.000 francs, pour être employée en drainages, ce qui représentait, aux prix pratiqués en 1867-70, le drainage de 120 à 140 hectares.

Cette clause de Lord Kames, celle concernant les drainages et une autre qui regarde l'entretien du four à chaux, complètent ce que nous avons dit du mauvais état des champs, car elles indiquent que des améliorations considérables seront nécessaires. Etablissons ce point avec précision. Dans

une lettre du 18 avril 1874, Henri Sepulchre, au sujet d'une excursion projetée par M. Grandeau avec les élèves de l'Ecole forestière, écrit à son propriétaire, M. Antoine de Metz-Noblat: "Je vous avoue très sincèrement que je suis très effrayé lorsque vous me dites que ces Messieurs veulent visiter la ferme *la mieux exploitée du département*. Veuillez rappeler à M. Grandeau que, lorsque je suis entré ici, Quercigny retournait en détail à l'état de *terrain en friche*, que je n'ai jamais cru et ne crois pas encore que, même en dépensant beaucoup d'argent, on puisse faire des miracles en culture, que j'ai par conséquent adopté un système d'exploitation des plus modestes, destiné à amener une amélioration progressive, solide, mais lente et que, *après 10 ans*, je considère cette amélioration non comme établie et définitive, mais comme étant encore une oeuvre de longue haleine et d'énergique persévérance... Il est absolument essentiel de faire la part des circonstances, même dans l'intérêt de ces Messieurs de l'école forestière, qui retourneraient certainement fort scandalisé si vous les ameniez ici avec la pensée qu'ils vont visiter une ferme modèle. A l'égard du bétail notamment, je vous ferai remarquer que je n'ai pas cru pouvoir encore renoncer au système du pâturage temporaire, qui me met à la merci de tous les accidents météorologiques, les sécheresses notamment, et m'oblige à n'élever que des animaux d'une taille plutôt en dessous de la moyenne, car *la taille du bétail* est nécessairement *proportionnée à la richesse des paturages*". Cette lettre, comme les suivantes, renferme une véritable leçon d'Economie rurale.

Sur ce même sujet, il répondait en 1873 à son propriétaire qui le félicitait à l'occasion du prix dit ministériel que la Société centrale d'agriculture venait de lui décerner: "...Vous savez que je n'ai jamais visé au brillant, et je ne me suis non plus jamais dissimulé que, pour mettre en bon état une ferme comme était la vôtre quand je l'ai prise, il fallait passer *par une période de transition assez longue* et pendant laquelle on se trouverait fréquemment comme aspect de toutes choses dans une condition très inférieure à celle des voisins cultivant des bonnes terres, en vieille force."....Toujours dans le même ordre d'idées, sollicité par M. Alexandre de Metz-Noblat de concourir pour la grande prime d'honneur départementale qui devait être décernée en 1869, dans la Meurthe, afin de profiter de cette belle occasion pour changer la mauvaise réputation de la ferme, il lui écrit le 4 février 1868 (après seulement 4 années d'exploitation): "... Quant au changement d'impression de l'opinion publique, il me semble qu'il est meilleur qu'il se produise tout doucement comme le progrès lui-même. En ce moment le revirement est bien sensible, il n'y a plus que peu ou point de gens qui doutent du succès, au moins *tout haut*, parmi ceux qui ont eu l'occasion de visiter les récoltes... Le succès n'est pas pour cela définitivement établi.... Vous conviendrez que ce n'est pas sans éprouver une longue contrainte qu'on se trouve pendant plus d'un an exposé à l'attention publique, à des visites de commissions, qu'on met ses comptes et ses écritures dans les mains de personnes étrangères, etc. Enfin il faut bien aussi, malgré tout, faire quelques frais en vue de maintenir constamment un grand ordre dans la disposition de toutes choses, son bétail en grand état, tout cela dans une limite qui dépasse *un peu nécessairement l'état des choses normales dans la marche pratique*." Il ne fut donc pas concurrent, et il m'écrivait le 20 avril: "Me voilà donc bien tranquille sous le rapport du concours, je tâcherai de poursuivre l'amélioration de ma ferme sans être détourné ni surexcité par aucune préoccupation autre que mon intérêt, car je cherche uniquement et exclusivement à réaliser de mon mieux une spéculation honnête et la plus profitable possible pour moi."

Je termine ce que j'ai à dire sur l'état ancien de Quercigny par deux extraits du compte rendu du concours du comice de Nancy, qui s'est tenu à Quercigny en septembre 1887. Dans son discours d'ouverture, le président, M. de Scitivaux de Greische, qui connaissait particulièrement la ferme pour avoir pendant longtemps fait valoir sa terre de Jallaucourt, située dans le voisinage, s'exprime ainsi: "J'éprouve un surcroît de satisfaction de ce que nous nous rencontrons sur cette ferme dont j'ai longtemps connu la détresse et que je vois aujourd'hui pleine de prospérité et d'avenir... Quiconque assiste à cette réunion peut, en visitant l'exploitation de M. Sepulchre, y apprendre comment on ranime une terre épuisée, comment on peut en obtenir des récoltes qui ne cèdent en rien à celles que portent les meilleurs territoires de notre département. Ils y voient aussi les pratiques du respect religieux réunies

à celles de l'ordre, de l'activité et du vrai savoir agricole..." Écoutons enfin M. Bécus dans un rapport lu au même concours:

"... Nous foulons au pied une terre qui, après avoir causé à ses premiers administrateurs des pertes sensibles, répond aujourd'hui aux sacrifices qu'a dû s'imposer son propriétaire. Ce sol, si froid et si ingrat naguère, cultivé maintenant avec la plus louable intelligence, récompensera certainement le cultivateur de ses nobles efforts."

Ces quelques citations permettent au lecteur de se figurer exactement l'état dans lequel était laissée la terre de Quercigny par ses prédécesseurs, lorsqu'en avril 1864, Henri Sepulchre vint s'y installer, avec sa femme et ses trois jeunes enfants.

*

La ferme de Quercigny comprend 185 hectares de terres arables et 90 hectares de prairies naturelles.

Le sol est formé par une terre argilo-siliceuse, dite terre blanche, de cette nature que les cultivateurs du pays dénomment aussi terre de bois, parce que, avec les anciens procédés de culture, elles n'étaient aptes à porter économiquement que des forêts.

Ces terres en Lorraine, quand on a quitté la formation des grès vosgiens et bigarrés, si on excepte les vallées des rivières de la Moselle et de la Meurthe, ne se présentent pas sur des étendues considérables, mais forment plutôt comme des îlots. La formation géologique du fond ayant sa forme définitive, plus ou moins vallonnée est recouverte par une couche généralement peu épaisse de cette argile siliceuse, comme d'un manteau; ses caractères diffèrent totalement de ceux de la terre des sous-sols profonds formés soit par le Muschelkalk, soit par les marnes irrissés, soit par les lias et les marnes supraliasiques, soit par l'oolithe, etc.

A Quercigny, le sous-sol profond est le lias, du calcaire ocreux au grès médioliasique. Ce sous-sol vient s'appuyer du côté de Bouxières ou d'Amance contre la falaise oolithique (bajocienne) qui recouvre le minerai de fer.

Cette terre blanche manque de calcaire, l'apport de chaux ou de marne y produit de grands effets, le sol du lias fournit la pierre calcaire que le four établi sur le domaine transforme en chaux. Les terres blanches aux éléments très fins, très ténus, se serrent de telle façon qu'elles sont imperméables à l'eau, la retiennent avec une grande force, ce qui entrave la croissance des plantes. D'autre part, en suite de sécheresse, ces sols resserrés, battus par les eaux, se dessèchent et durcissent, de telle sorte qu'ils deviennent d'un ameublissement ultérieur très difficile sinon impossible.

Le drainage était donc tout indiqué et le bail en prévoyait l'exécution sur une grande surface.

Sous le rapport de la compacité naturelle de la terre, l'observation avait montré à Henri Sepulchre qu'une partie, la plus importante, du côté d'Armaucourt et de Lanfroicourt, était d'un ameublissement plus facile, d'une ténacité moindre que la partie du côté de Bouxières.

A côté de ces défauts, la ferme présentait des facilités d'exploitation, les grandes pièces, aux très longues raies, groupées autour des bâtiments, permettaient d'obtenir de 60 à 80 ares de terrain, labourés en deux attelées par deux ou trois chevaux et un seul homme. L'ébahissement des cultivateurs du pays fut grand, dans les débuts, quand ils virent anrayées dans une même pièce de terre jusqu'à huit charrues attelées de deux chevaux et conduites chacune par un seul homme, charrues légères, n'ayant pour avant-train qu'un simple sabot, faisant le pendant à un seul mancheron et ayant un versoir versant à gauche. C'est par ces singularités que débutèrent dans le pays de la Seille les critiques qui ne manquèrent pas, je les entends encore: un cultivateur qui ne mettait pas six chevaux à sa charue ne connaissait évidemment rien à l'agriculture, c'était un *haretard*. En 1865, Henri Sepulchre profita du concours du comice de Nancy qui se tenait à Pont-à-Mousson, pour faire apprécier ses charrues, il en envoya deux, qui enlevèrent les deux premiers prix du labourage; elles creusèrent profond et tracèrent droit! On ne plaisantait plus, on étudiait. Deux prix lui furent attribués en 1867 à Quercigny.

Un autre avantage que présentait la ferme, c'était la forte proportion des prairies naturelles, relativement aux terres arables: 90 hectares avaient été créés, par le défricheur, qui, avec intelligence, avait ainsi utilisé toutes les vallées susceptibles de recevoir les eaux des champs supérieurs. Ces prairies sans doute, n'étaient pas très productives, le foin qu'elles produisaient n'était pas très nourrissant, mais les 150 à 200 voitures qu'on y récoltait annuellement aidaient puissamment à l'entretien du bétail. D'ailleurs avant les chaulage, le trèfle se refusait à pousser sur la terre acide du défrichement et le cultivateur devait se suffire avec le foin des prairies et les pailles des céréales.

Un point fort important dans l'organisation d'une culture et qui en est en quelque sorte comme le résumé, c'est l'établissement de la rotation des récoltes et l'assolement du domaine. Assoler un domaine, c'est le diviser en un certain nombre de parties, divisions, soles ou saisons, destinées à porter successivement les récoltes de la rotation. Dans les cultures morcelées, divisées à l'infini, qui sont l'état ordinaire du pays lorrain, les terres d'un ban sont divisées en trois saisons et il est mal aisé de dessaisonner.

Dans les domaines d'un seul tenant, il n'en est pas ainsi, l'exploitant est libre, à moins qu'un bail rétrograde vienne y mettre entrave, d'adopter la rotation qui lui paraît la plus avantageuse et de diviser son domaine en pièces correspondant à la rotation.

Ce problème s'est présenté dès le premier instant à l'esprit méditatif et calculateur de H. Sepulchre. Après mûre réflexion, il s'était arrêté à la rotation suivante:

- 1° année.-Jachère chaulée.
- 2° année.-Colza avec fимier.
- 3° année.-Blé d'hiver.
- 4° année.-Trèfle rouge pour faucher.
- 5° année.-Céréales d'hiver ou de printemps.
- 6° année.-Plantes sarclées ou jachère avec fumier.
- 7° année.-Céréales d'hiver ou de printemps.
- 8° année.-Trèfle blanc pour pâture.
- 9° année.-Céréales d'hiver ou de printemps.

La jachère qui figure deux fois dans cette rotation était pour Sepulchre une obligation impérieuse, mais douloureuse, car pour beaucoup d'esprits théoriques elle est le signe d'une agriculture rétrograde. Sans elle, il ne voyait pas le moyen de nettoyer ses terres si pleines de mauvaises herbes, de les aérer et ameublir suffisamment, et d'autre part ses ressources en fumier ne lui permettaient pas de faire porter chaque année une récolte à la terre. Il fallait alors fumer à coups de charrue, et par conséquent, la jachère était une nécessité absolue, dans la situation économique de la ferme.

Cette rotation fut appliquée en une double série. Sur la partie située au levant de la ferme, du côté de Lanfroicourt, dont les terres sont moins compactes, neuf divisions de douze hectares et demi chacune furent tracées et sur cette partie la sixième année y fut occupée par des plantes sarclées, pommes de terres et betteraves.

Dans la partie au couchant, sur Bouxières, les terres sont plus compactes, conviennent moins aux plantes sarclées, celles-ci furent remplacées par la jachère avec demi fumure. Les divisions dans cette catégorie eurent environ huit hectares.

Cette modification, le remplacement des plantes sarclées par la jachère, ne fut faite que plus tard sur des observations ultérieures, d'abord celle que nous venons de dire et aussi sur l'impossibilité d'arriver à fumer chaque année 40 hectares avec le bétail entretenu à la ferme.

Et cependant après quinze années d'exploitation, en 1878, je constatais qu'il y avait à la ferme 26 chevaux et poulains, 40 vaches, 80 élèves de un, deux et trois ans, plus une nombreuse porcherie, soit deux tiers de tête par hectare de terre arable.

Les chevaux appartenaient à la race ardennaise, les vaches étaient des croisements suisses pie, nous dirions aujourd'hui des Montbéliard, on disait alors des Porrentruy. Un superbe taureau Durham de grande origine, venu de Belgique, produisait avec ces vaches des croisements Durham dont les

veaux mâles, castrés à la mamelle étaient engraisés à l'âge de trois ans, au moyen d'une addition de tourteaux à la ration journalière.

Ces jeunes boeufs après avoir consommé 4 à 500 kilos de tourteaux, laissaient, ces tourteaux payés, une somme brute de 300 à 320 francs.

Le lait était employé à la fabrication du beurre fin, salé suivant la méthode belge. On le déposait aussitôt après la traite dans de grands bassins métalliques et après douze à vingt-quatre heures, suivant la saison, on soutirait le lait non encore caillé, la crème était amassée ensuite sur le fond du bassin. Aujourd'hui, avec l'écumeuse centrifuge, on obtiendrait 20 % de beurre en plus et un lait écrémé absolument doux, propre à un grand nombre d'usages, même culinaires.

La base de l'alimentation du bétail était en été le pâturage, en mai et juin dans les trèfles blancs, après la fenaison, le pâturage des regains, des prairies naturelles, se joignait au trèfle blanc, après la moisson on avait les jeunes trèfles, et ainsi on atteignait l'hiver, quelquefois non sans peine dans les années sèches, si fréquentes en Lorraine, disait souvent M. Sepulchre.

Ces indications suffisent pour faire comprendre le système d'exploitation suivi à Quercigny.

M. Sepulchre tenait une comptabilité très exacte, chaque année il dressait son inventaire arrêté au 30 avril, quand les greniers sont vides et les marsages terminés, avec une grande sévérité, ne cherchant pas à s'éblouir.

Le capital d'exploitation et d'amélioration du fermier s'élevait à la fin de 1872, la première année qui ait laissé des excédents, à 120.000 francs, soit environ 600 francs par hectare de terre arable et moins de 100 francs pour les prairies. En mars ou avril 1878, il me disait: "Je quitterai Quercigny malgré moi, car l'amélioration de mes terres est très sensible et je suis enfin arrivé à l'époque des bonnes récoltes, des rendements assurés, réguliers, mon affaire m'a à peine produit en moyenne dans les treize premiers exercices l'intérêt à 5 % de mes capitaux. Il faut tenir compte que depuis la mort de ma femme, en septembre 1871, j'ai dû ne diriger les travaux que de loin, François Wilmet a fait tout ce qu'il a pu, mais l'oeil du maître a forcément un peu manqué. Si mon fils Joseph avait eu le goût de l'agriculture, j'aurais renouvelé le bail et je suis assuré, autant qu'on peut l'être dans notre métier, que la nouvelle période eût été réellement avantageuse."

*

Nous venons de voir l'agriculteur aux prises avec les difficultés du métier et comment il en a triomphé, il est temps de parler de l'agronome. Chez M. Sepulchre l'agriculture était une véritable vocation et autant que son caractère positif et calculateur le permettait, je dirai même que c'était une passion. C'est avec amour et même quelquefois avec enthousiasme qu'il s'intéressait à tout ce qui concernait l'avancement et le progrès de l'industrie et de la science agricole. La science, pour lui, aboutissait à ce résultat, celui de manifester l'ordre admirable de la Création, la puissance de Dieu.

A peine installé à Quercigny, il se fait présenter à la société centrale d'Agriculture de Nancy par M. de Metz-Noblat, qui en était le secrétaire et autant que le lui permettaient les travaux de la ferme, il était assidu aux séances mensuelles. Il y occupa bientôt une situation très en vue.

Ses connaissances théoriques, jointes à un profond esprit d'observation et à un jugement très sûr, attirèrent sur lui avec l'attention la confiance de ses collègues avec lesquels il se montrait modeste, simple, aimable et à l'occasion très serviable.

On se rappelle encore dans les environs de Quercigny, des services qu'il a fréquemment rendus à ses voisins, comme vétérinaire. Nul n'a fait en vain appel à ses lumières.

Le 27 septembre 1867, il écrivait à M. de Metz-Noblat: "J'ai fait la semaine dernière, Monsieur et confrère, une absence de deux jours et trois nuits, dont deux passées en chemin de fer, pour aller voir à Ivry-sur-Seine, 6 lieues de Paris, sur la ferme du Petit-Bourg, les expériences de labourage à vapeur, dont vous avez dû lire quelque chose dans le journal d'Agriculture pratique. J'ai été vraiment émerveillé et enchanté du labourage à vapeur qui donne un travail parfait à tous égards, au moins dans les conditions de terrain où je l'ai vu fonctionner; rapidité d'exécution sans vitesse exagérée des

appareils de culture, rectitude des raies, labour bien égal comme profondeur, raies parfaitement retournées, simplicité et facilité des manoeuvres et même des instruments tout est résolu d'une façon complètement pratique. Reste évidemment le prix de revient à étudier sous tous les rapports, ce qui ne sera possible qu'avec le compte-rendu. J'ai été si content de ce que j'ai vu là.... que j'aurais voulu confier à ce constructeur outre des labours, des défoncements à exécuter avec son cultivateur profond, sorte de cultivateur qui déchire et remue le sol à souhait à une profondeur de 30 à 35 centimètres sans ramener la mauvaise terre au jour."

Le constructeur, M. Fowler, n'a pas accepté les propositions de M. Sepulchre, mais nous verrons bientôt en 1871, ses désirs accompls, les appareils de culture à vapeur essayés à Quercigny.

C'est peu après ces essais de Petit-Bourg, que j'ai eu, je peux dire, le bonheur de faire sa connaissance. Le concours du comice qui avait eu lieu à Quercigny, avait donné lieu à un compte-rendu particulièrement élogieux qui me fit désirer de visiter la ferme. J'en demandai l'autorisation à M. Sepulchre. Venez, me dit-il, mais ne vous faites pas d'illusions, vous ne verrez ici rien qui sorte de l'ordinaire.

Je me présentai donc vers le 20 novembre. En descendant de voiture je trouvai sur le perron de la maison un homme en blouse bleue, très froid, très digne, très solennel. Il me souhaita en termes très polis la bienvenue et me fit entrer dans un petit salon dont le principal ornement était un grand Christ pendu au-dessus de la cheminée.

J'étais fixé sur mon hôte, et bientôt, laboureurs dans le même champ, nous nous liâmes d'une amitié qui, j'ose le dire, dure toujours.

La saison, belle encore, nous permit de faire le tour des champs et tout en cheminant il m'expliqua l'assolement et la rotation à laquelle il s'était arrêté, ainsi que son système général d'exploitation que j'ai indiqué plus haut.

Dans la pièce sous le verger, plusieurs charrues belges attelées de 3 chevaux de front et conduites par un seul homme, chacune, défrichaient un vieux trèfle par un labour profond de 0.20. Un nombreux bétail, croisé Durham, garnissait les vacheries.

Habitué aux grandes cultures des environs de Paris, j'avoue que les champs de Quercigny me frappèrent peu, mais le cultivateur, c'était autre chose.

Et quand je remontai en voiture, je partis avec la conviction que mon hôte était un homme de haute valeur qui ferait honneur à la culture lorraine.

Le 25 janvier 1868, il appelait, motu proprio, l'attention de la Société d'Agriculture de Nancy, sur la nécessité de fonder en France, à l'instar de l'Allemagne, des stations agronomiques. Sa proposition la première en date et qui donna lieu à la fondation de la station agronomique de l'Est, mérite d'être au moins partiellement rapportée ici.

Très souvent, Monsieur le Président, le peu d'importance de nos concours de comices, vous aura frappé, et sans doute inspiré des regrets. Ils ne sont que peu ou point fréquentés par les détenteurs d'animaux, et il n'est pas rare, notamment pour l'espèce bovine, de voir le nombre d'animaux présentés inférieur à celui des primes offertes. Les concours d'instruments sont moins fréquentés encore, et nos solennités agricoles n'ont pour principal attrait qu'un défi de charrues, lequel, si je ne me trompe, ne contribue pas sensiblement à la propagation des bonnes méthodes culturales. L'insignifiance regrettable de ces concours cantonnaux tient à plusieurs causes, parmi lesquelles je citerai la multiplicité de ces concours qui parfois ont lieu le même jour dans trois ou quatre points du département, et le peu d'importance des primes offertes, lesquelles ne sont pas assez fortes pour amener à concourir les éleveurs d'animaux de choix. Quoi qu'il en soit, n'y a-t-il pas là un indice de la nécessité d'un changement au moins momentané de direction? C'est la question que je prends la liberté de soumettre à votre haute appréciation.

En ce moment, la famine qui malgré les efforts et les progrès de la culture a reparu sur divers points de l'Europe et du globe, et le prix élevé des denrées de première nécessité, donnent une grande actualité aux recherches qui ont pour but d'obtenir des récoltes régulières et surtout de forts rendements à l'hectare. Partout on s'ingénie à trouver le moyen de suppléer à l'insuffisance des fumiers

d'étable avec des substances provenant du règne animal ou du règne végétal et même avec de simples produits chimiques. Des résultats très remarquables ont été publiés, discutés, contestés. D'autre part, on a prôné les bons résultats d'une foule de substances qu'on vend à prix très élevé, et bien des gens ont été la dupe de leur grand désir de trouver un bon engrais et souvent de l'audacieuse mauvaise foi de certains marchands. Le moment ne serait-il pas venu de se demander si les nombreux insuccès qui ont découragé tant d'amis du progrès agricole ne sont pas partout le fruit d'une précipitation peu réfléchie? Tantôt on a fait l'essai d'un engrais acheté au premier venu, sans se procurer au moyen de l'analyse chimique un moyen d'appréciation de cet engrais. Tantôt on a essayé un engrais dont le mérite est bien connu, tel que celui des poudres d'os et des phosphates animaux ou minéraux, sans se demander ni s'assurer si le sol auquel on donne cet engrais ne contient pas déjà en proportion suffisante les éléments principaux qui font le mérite particulier de l'engrais essayé. Le bon guano du Pérou lui-même a donné des résultats très divers, parce que les éléments utiles qu'il renferme ne manquent pas dans la même proportion dans tous les sols où il a été employé.

Une troisième cause d'insuccès provient des circonstances météorologiques. Chacun sait que le plâtrage des légumineuses ne produit tous ses bons effets que si l'emploi du plâtre est fait judicieusement, et que si une bonne ondée ne tarde pas à le dissoudre pour le porter dans le sol à la disposition des plantes. Il en est de même pour les engrais pulvérulents appliqués en couverture; tantôt ils sont évaporés par une longue sécheresse; tantôt ils sont lessivés et enlevés par l'excessive abondance des eaux pluviales; et dans ces deux cas ils ne produisent que peu ou point d'effet.

Voilà, en bloc, les principales causes des insuccès et par suite des découragements qui ont suivi l'emploi des engrais pulvérulents de haute richesse. Ces insuccès s'expliquent très bien, et par conséquent on peut les éviter dans une certaine mesure. Pour cela il faut d'abord ne donner à un sol que les éléments utiles dont il ne renferme pas une proportion suffisante pour donner des récoltes complètes. C'est dans cet ordre d'idées qu'ont été créées en Allemagne de nombreuses stations, vrais laboratoires de chimie agricole, où on fait l'étude des sols, afin de reconnaître quels sont les éléments utiles aux plantes qu'il faut leur donner ou dont il faut augmenter la proportion. Les expériences conduites de cette façon ne peuvent aboutir qu'à de bons résultats, et c'est dans cette voie que je voudrais voir entrer la Société que vous présidez avec tant de distinction. Je n'ignore pas qu'il faudrait pour cela consacrer à cette création, inconnue je crois en France, la plus forte partie des ressources dont elle dispose; mais le crois que ces ressources seraient très utilement employées pour tous les cultivateurs de la contrée, par l'étude de nos différents sols et en même temps des engrais offerts par le commerce.

Certains membres de la Société seront peut-être tentés de s'effrayer aux mots d'engrais chimiques et de chimie agricole, mais qu'ils se rassurent, car tous nous faisons continuellement de la chimie agricole. En donnant de l'engrais au sol, nous avons pour but et pour résultat de lui restituer, après les avoir transformés, une partie des éléments que les plantes ont extraits du sol. Les plâtrages dont je viens de parler, les chaulages, qui me rendent ici et qui doivent à Sandaucourt vous rendre de très grands services, ne sont rien d'autre que des applications d'engrais chimiques et même d'engrais minéraux.

Sans doute la tâche de la chimie agricole est une oeuvre de longue haleine, et les champs d'expériences que le *Journal d'Agriculture pratique* met en ce moment à l'ordre du jour, faciliteront et abrègeront fort à propos cette tâche. Ces champs d'expérience ont en effet pour but de faire signaler par le sol lui-même, au moyen d'essais comparatifs, l'engrais chimique qui lui est le plus utile. Ce moyen est très bon, très sûr; mais pour que l'enseignement soit complet, il faut que la chimie vienne expliquer les résultats, ce qu'ils auront parfois d'incertain et même de contradictoire. L'analyse du sol dans lequel auront lieu les essais, l'analyse des engrais employés et des produits obtenus, voilà le seul moyen de s'expliquer les bons et les mauvais résultats, et par suite d'entrer sûrement dans l'application en grand des substances qui auront produit de bons effets.

Je n'entrerai pas aujourd'hui dans l'examen des moyens d'atteindre le but que je signale, il faut savoir d'abord si l'idée que je risque sera goûtée par vous et par la Société, car s'il en est ainsi j'ai la confiance que vouloir, c'est pouvoir.

La proposition, étudiée par une commission dont M. Fr. de Mont fut le rapporteur, fut prise en considération et d'accord avec M. Grandeau, qui consentait à être le directeur de la future station, dont le siège serait à Nancy, la société vota 2.000 francs pour cette fondation, se séparant par ce sacrifice appeler sur cette oeuvre l'attention de M. le Ministre de l'Agriculture et en obtenir une subvention qui nint en effet et fut de 3.000 francs. La station était fondée.

Cette création avait mis en relations Messieurs Grandeau et Sepulchre et quelques autres personnes amies des sciences naturelles et de leurs applications à l'agriculture ou à l'industrie; de ce rapprochement naquit vers l'automne de 1868 une société, la *Conférence scientifique Nancéienne*, dont M. Grandeau fut le Président et M. Antoine de Metz-Noblat le Secrétaire. Henry Sepulchre se trouvait là dans son élément et suivait aussi assidûment que possible les réunions très amicales. Invité par lui, j'y assistai un jour où la question étudiée, sur son rapport, était le prix de revient du fumier de ferme. C'était le moment où George Ville soutenait, en se basant sur les résultats qu'il obtenait dans ses champs d'essais de Vincennes, la supériorité absolue des engrais chimiques sur le fumier de ferme. Ses prétentions soulevaient d'ardentes discussions, des controverses passionnées. A quarante années de distances les discussions se sont calmées, les faits de plus en plus nombreux, mieux constatés, ont établi la valeur des engrais chimiques ou minéraux bien choisis, convenant au sol et à la plante sans diminuer celle du fumier de ferme, qui reste toujours l'engrais fondamental. Fumier et engrais minéraux, telle est la doctrine actuelle.

Le 30 avril, apprenant en Belgique la mort de Monsieur Alexandre de Metz, M. Sepulchre, qui avait toujours entretenu avec son propriétaire des relations pleines d'affection et de respect, écrivait à M. Antoine de Metz: "J'ai ressenti très vivement la perte cruelle que vous venez de faire.

Depuis que je le connaissais, j'avais voué à votre cher et honoré père une affection aussi profonde que respectueuse et je lui étais attaché en outre par les liens d'une vive reconnaissance pour tout le bien qu'il m'a fait. Ces sentiments sont du reste ceux de toutes les personnes qui l'ont approché et il n'est pas un de ceux-là qui en ce moment n'éprouve le sentiment d'avoir fait une grande perte....

Il est encore, Monsieur, un autre sentiment général à l'égard de l'homme que tout le monde regrette avec vous. Chacun proclame que votre honoré père n'était pas moins distingué par la vertu que par les qualités de l'esprit et en présence d'une si belle vie entièrement vouée au bien, on ne peut se défendre de la confiance que Dieu l'a rappelé à lui parce qu'il était mûr pour le ciel et afin de lui donner une récompense qu'il ne pouvait trouver ici-bas, quelques précieuses que fussent pour lui les affections dont il était entouré. Cette confiance générale qu'il a passé à une vie meilleure, est le seul motif de consolation que le me permette de vous offrir, le seul que je crois qui puisse vous atteindre."

La guerre amena en 1871 dans les environs de Metz un appareil de labourage à vapeur envoyé par une société anglaise pour aider les cultivateurs du pays messin à préparer leurs terres délaissées à porter de nouvelles moissons. Cet appareil vint fonctionner chez M. A. Brice, à Champigneulle, le 30 juillet. On se souvient de l'enthousiasme de M. Sepulchre, aux essais de Petit-Bourg, aussi accueillait-il avec empressement l'offre qui lui fut faite par M. Maurice du Coëtlosquet de faire fonctionner la charrue à vapeur à Quercigny: "Je n'avais à offrir que des déchaumages de colza... encombrés de grandes herbes hautes de un mètre, le lundi à midi les machines arrivées le matin de Champigneulle étaient déjà installées et vers une heure le travail commença. Mais à chaque instant les herbes s'amassaient devant les socs en telle abondance que la charrue faisait traîneau. Pour que l'essai ne fût pas un fiasco complet, je fis faucher par mes moissonneurs ces grandes herbes sur une certaine surface et alors le labour fut exécuté avec la perfection ordinaire."

Des essais méthodiques d'engrais furent aussi entrepris sur divers points de l'exploitation. Mais un événement bien douloureux vint couper court à toutes ces recherches.

Le 5 septembre 1871, la femme tant aimée de M. Henri Sepulchre, la mère de ces cinq enfants, sa chère Elise, était ravie à son affection, emportée par une fièvre typhoïde. La douleur de Sepulchre fut avant tout chrétienne, il accepta la volonté de Dieu, non seulement sans murmurer mais en lui rendant grâce pour les 14 années de bonheur que lui avait procurées une union parfaite de senti-

ments, de coeur et d'âme avec la bien chère défunte. Dans cette circonstance cruelle il donna réellement la mesure de la force de son âme.

Cet événement modifia complètement sa vie, il se fixa en Belgique dans le milieu familial où il trouvait de l'aide pour l'éducation de ses enfants. Il revenait 4 à 5 fois par an, passer chaque fois quelques jours dans ce cher Quercigny, aider son dévoué régisseur aux marsages, à la fenaison, à la moisson, à la récolte des plantes sarclées et dresser à l'entrée de l'hiver le budget des fourrages afin de régler sur les ressources fourragères la consommation des animaux. Dans ces différentes venues, nous avions quelquefois le plaisir de nous rencontrer soit à Bellevue, soit à Quercigny et de discuter les idées agricoles, religieuses ou sociales qui nous étaient chères.

Ma dernière visite, le 8 juillet 1878, le trouva cloué dans son lit par la pneumonie qui l'enleva à l'affection de ses amis et de tous les siens. Le 13 juillet suivant, le bon et fidèle serviteur entraînait dans la joie de son Maître. Il ne fut point surpris par la mort, il s'était préparé dès longtemps à ce suprême rendez-vous. Le Maître à sa venue l'a trouvé veillant.

*

Un ancien cultivateur, ancien maire de Bouxières, M. Voinier, qui a beaucoup connu M. Sepulchre, répondant à ma demande m'écrit: "Il est notoirement certain que M. Sepulchre laissa à tous dans le pays, la réputation d'un homme aux convictions solides, de la plus haute honorabilité, possédant à fond tous les principes de la science agricole de son temps, cherchant toujours à améliorer les conditions de sa culture, disposé à donner à tous ceux qui s'adressaient à lui, grands ou petits, de bons et utiles conseils. Ce fut un homme de bien doublé d'un parfait chrétien."

Oui, H. Sepulchre était avant tout un homme de foi, le secret de sa vie, et de sa vertu c'était le Christ et le catholicisme, la crainte de Dieu était le mobile de ses actions. Sa foi était vivante, elle pénétrait sa vie individuelle, familiale et sociale. Chef d'une exploitation considérable, employant un nombreux personnel, il tenait la main à ce que les lois de Dieu et celles de l'Eglise fussent respectées, il en donnait lui-même le premier l'exemple, homme de prière et de pénitence, il gardait très strictement les jours de jeûne et d'abstinence. Eloigné de l'église paroissiale, dès son arrivée à Quercigny, sur la demande de M. et Madame Sepulchre, M. de Metz-Noblat avait été heureux d'établir une chapelle dans la maison et chaque dimanche, la messe y était célébrée, comme elle l'est encore aujourd'hui. L'après-midi, il réunissait son personnel et ses amis en visite, à la chapelle et de sa belle voix entonnait les vêpres, chantant alternativement avec son peuple, les louanges de Dieu. Souvent après les vêpres, patron et domestiques se retrouvaient ensemble au jeu de quilles et ainsi on évitait au personnel la fréquentation dangereuse des auberges. Il était le père de ses serviteurs dont il était aimé. Pour permettre de travailler le dimanche en fenaison et en moisson, il fallait le cas urgent de sauver une récolte. Qui de vous, disait N.S. J.C. , si son âne ou son boeuf tombe dans un puits ne l'en tire même le jour du Sabbat! Souvent en semaine, il venait assister à la messe à Bouxières, ses lectures spirituelles étaient très élevées, mystiques même, je lui ai vu lire *le Traité de l'Amour de Dieu de Saint François de Sales et la vie de Catherine Emmerich*; il était lecteur assidu du *Correspondant*, revue catholique avant tout, mais modérée et courtoise dans les discussions. Catholique intransigeant, adversaire convaincu du rationalisme, il était partisan de la liberté civile et de l'égalité politique, fondement du droit moderne. Il réprouvait la polémique âpre, hautaine, agressive, haineuse, anti-chrétienne, en un mot, employée par une certaine école.

Chrétien de grande foi et d'âme haute, généreuse mais fière et pleine de dignité personnelle, il était toujours lui-même, il ne se laissait pas entraîner par le convenu du milieu: c'était un caractère.

M. le Président remercie l'orateur.

"Messieurs, c'est avec émotion que je remercie, au nom de notre Société, notre Vice-Président, M. Genay, d'avoir si heureusement retracé la noble et intelligente physionomie de M. Henri Sepulchre. Si tous n'ont pas entendu cette intéressante conférence, du moins ne serons nous pas les seuls à

en profiter: notre *Bulletin* portera à tous les membres de notre association, et à d'autres encore, les grands exemples de cette vie agricole, familiale et chrétienne.

Nous ne valons, Messieurs, que par ce que nous avons reçu, de Dieu d'abord et de nos parents ensuite, si nous avons su en tirer parti. La vie qui vient de vous être retracée témoigne puissamment de la force des traditions ancestrales, et ces traditions sont dignement continuées dans les différentes branches d'une famille dont je suis heureux de saluer ici plusieurs représentants, mes amis personnels.

Je suis particulièrement reconnaissant à M. Genay, d'avoir mis en lumière l'estime, la confiance, l'affection nées entre M. Henri Sepulchre et mon père d'abord, entre le même et moi par la suite, de relations poursuivies pendant quinze années sur le terrain des intérêts agricoles.

Tel fut le résultat d'un même amour de la terre, de la communauté des sentiments et des croyances."

M. Tisserant, au nom des vétérinaires, veut dire l'amabilité, la délicatesse et la cordialité qui étaient la caractéristique des relations de M. Henri Sepulchre avec ses confrères.

Le Secrétaire général,
Cournault de Seyturier.

© Paul Sepulchre, branche "Henri".